LE CHAPITRE DE LA TOILETTE

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

MM. LAFARGUE ET D'AVRECOUR

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 15 mars 1858.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

— Représentation, reproduction et traduction réservées. —

76037

Distribution de la pièce.

CHAPIZOT.....	MM. CHAUMONT.
BONACHON.....	JOLIET.
GONTRAN, neveu de Chapizot.....	SPECK.
MAXIME, commis.....	JUIGNET.
LYDIE, femme de Chapizot.....	Mmes DUPLESSIS.
MARIETTE, femme de chambre de Lydie.	ENJALBERT.

La scène se passe à Paris, chez Chapizot.

Digitized by Google

LE

CHAPITRE DE LA TOILETTE

Le théâtre représente un salon bourgeois. — Porte au fond. A droite, porte du boudoir et porte du cabinet de Chapizot. A gauche, porte de la chambre de Lydie, et porte donnant dans l'appartement; à droite, une table servant de bureau, à gauche, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAPIZOT, assis près du bureau, une plume à la main.

C'est aujourd'hui le premier mai... Arrêtons le compte du mois d'avril, sur mon livre. (Il écrit.)

« Dépenses alimentaires . . . . . 161 fr. 30

(Avec regret.) Un franc trente centimes de plus que le mois dernier!.. Il est vrai que nous avons eu deux fois du monde à dîner. (Il continue à écrire.)

« Gages de la bonne, à raison de cent vingt francs par an... (S'arrêtant.) Cent vingt francs! Il faut remonter au quatrième siècle, pour trouver, dans Paris, des bonnes à ce prix-là!.. Eh bien! ma femme en a trouvé une au cinquième... pas au cinquième siècle, au cinquième étage, rue Bourg-l'Abbé... à raison de dix francs par mois... ce qui revient absolument au même. (Écrivant.) Ci, pour un mois. . . 10 »

« Dépenses personnelles : Un riche panama. . 2 50

« Toilette de Madame. (S'arrêtant. — Il se lève.) Toilette de Madame!.. Ah! voilà le chapitre qui trouble tous les ménages, et qui fait le désespoir de tous les maris!.. Le chapitre de la toilette!.. Et pourquoi, je vous le demande?.. Parce que tous mes confrères sont des imbéciles! parce que, dans les premiers jours du mariage, ils s'amusent à roucouler... tandis que moi, j'ai fait mes conditions... J'ai dit à madame Chapizot : « Madame, je vous donne trois cents francs, par an, pour votre toilette; cela vous suffit-il? — Non, Monsieur. — En ce cas, je vous

donne vingt-cinq francs par mois, et j'exige que vous vous en contentiez... Et, non-seulement, madame Chapizot s'en est contentée, mais elle a encore trouvé le moyen, avec ses vingt-cinq francs par mois, d'avoir des toilettes tapageuses de première classe!

(Il s'assied. — Écrivant.) Ci.	25	»
« Secours aux indigents	»	45
« Omnibus, et autres menus plaisirs.	»	75
« Total pour un mois.	200	»
« Pour un an.	2400	»
« Loyer	1200	»
« Gratification dans l'année à mon portier, zéro, zéro, ci.	»	»
Ensemble.	3600 fr.	»

Trois mille six cents francs par an!.. (Se levant avec joie.) Et j'ai vingt mille livres de rente! Si je sais bien compter, cela me fera, à la fin de l'exercice actuel, seize mille quatre cents francs d'économie... C'est joli... mais ce résultat ne réalise pas encore tous mes rêves! Sur mes vingt mille livres de rente, je voudrais en mettre de côté vingt et un mille!.. C'est difficile, mais j'y arriverai... Quand on n'a pas d'enfants... quand on n'a qu'un neveu!.. Je l'aime, mais je ne lui donne rien... le cœur des oncles est ainsi fait : Ils aiment, mais... Le voici...

SCÈNE II.

CHAPIZOT, GONTRAN *.

GONTRAN, entrant.

Bonjour, mon oncle.

CHAPIZOT.

Bonjour, Gontran, bonjour, mon ami.

GONTRAN.

Bonjour, mon excellent oncle.

CHAPIZOT, avec sensibilité.

Excellent, c'est le mot... Le cœur des oncles est ainsi fait : ils aiment... ils aiment surtout les neveux qui savent se contenter d'affection... comme toi.

GONTRAN.

Aussi, mon bon oncle, je viens avec confiance vous demander une nouvelle preuve de votre bonté pour moi.

* G. C.

CHAPIZOT lui fait signe de s'asseoir. Gontran prend une chaise à gauche, après avoir posé son chapeau.

Parle... mon cœur t'est ouvert.

GONTRAN.

Eh bien! mon petit oncle, vous savez qu'il est question de mon prochain mariage avec la fille d'un de vos amis intimes, M. Bonachon?..

CHAPIZOT.

Je le sais, mais je ne veux pas le savoir... j'approuve cette union, mais je ne veux pas l'encourager... Telle est parfois la bizarrerie des oncles... Tu n'as rien, tu le sais?

GONTRAN.

J'ai une place de trois mille francs, et j'avais espéré qu'en faveur de ce mariage...

CHAPIZOT.

Gontran, je crains de te deviner... Jusqu'ici, tu ne m'as rien demandé, et je t'en remercie; mais si tu es venu avec la coupable intention de me soutirer une dot. Il en est encore temps: épargne-moi la douleur de te refuser...

GONTRAN.

Alors, ce mariage?

CHAPIZOT.

Comblerait tous mes vœux, je te le répète; mais par le temps de crinoline qui court, par ce temps d'épidémie sur les vers à soie, ce que tu as de mieux à faire, c'est de rester garçon.

GONTRAN, se levant et replaçant la chaise.

Ah! mon oncle, j'en mourrai!

CHAPIZOT.

C'est une erreur... Je ne me suis marié qu'à l'âge de cinquante-deux ans, et j'ai vécu jusque-là... sans interruption.

GONTRAN.

Oui, mais vous avez fini par vous marier!..

CHAPIZOT, en passant à gauche *.

C'est vrai, j'ai fini par là... Pourquoi? parce que j'ai rencontré une femme...

GONTRAN.

Qui a toutes les qualités... je rends justice à ma tante...

CHAPIZOT.

Toutes, Gontran: mangeant peu, ne buvant que de l'eau, ne prenant du café au lait que le dimanche... Lydie a toutes les vertus!... (Confidentiellement.) Eh bien! que ceci te profite... si ce mariage était à refaire, j'hésiterais peut-être...

GONTRAN.

Vous hésiteriez?

CHAPIZOT.

Oui, Gontran... car aujourd'hui, une épouse est un luxe,

* C. G.

qu'il n'est pas permis à tout le monde de se donner... et que je ne me donnerais pas, si je ne m'étais marié avant la hausse de la soie...

GONTRAN.

Ainsi vous refusez de faire mon bonheur?

CHAPIZOT.

Je refuse, et ce qui m'étonne, c'est que Bonachon consente à te donner sa fille.

GONTRAN.

M. Bonachon ne sait rien encore de mon amour.

CHAPIZOT.

Ah! tes affaires sont aussi avancées que cela?..

GONTRAN, continuant.

Mais madame Bonachon l'encourage.

CHAPIZOT.

Bravo! Je la reconnais bien là : une vraie tête de linotte!

GONTRAN.

Dites la meilleure des femmes! Elle parlera à M. Bonachon en ma faveur...

BONACHON, dans la coulisse.

Chapizot est chez lui?

CHAPIZOT.

Il est bien plus simple de lui parler toi-même... je l'entends.

GONTRAN.

Je me sauve, adieu, oncle trop généreux! (Il sort à gauche en prenant son chapeau *.)

CHAPIZOT, seul.

On dirait qu'il y met une pointe d'ironie..... (Avec indignation.) l'ingrat! mais le cœur des neveux est ainsi fait.

SCÈNE III.

CHAPIZOT, BONACHON **, entrant du fond.

CHAPIZOT, à part.

Bonachon viendrait-il me demander à déjeuner? je le verrais avec peine...

BONACHON.

Ah! Chapizot! je suis heureux de te rencontrer... je venais te demander...

CHAPIZOT.

Désolé, mon ami... mais je sors de table et je dîne en ville.

BONACHON.

Tu ne me laisses pas achever..... Je venais te demander un conseil.

CHAPIZOT, lui donnant la main.

Un conseil!.. ce cher ami!... (Avec empressement passant à gauche.)

* G. C.
** B. C.

Mais assieds-toi donc... Tiens, mets tes pieds sur ce tabouret... es-tu bien? Voyons, offre moi une prise de tabac, et causons*...

BONACHON.

Excellent ami! cœur dévoué!

CHAPIZOT.

Voilà trente ans que nous sommes arrivés ensemble dans la grande ville, où tu occupes un emploi supérieur dans l'administration... (Bonachon éternue.) des tabacs... (Bonachon éternue encore.) ce qui ne t'empêche pas d'être enrhumé...

BONACHON.

Et toi, dans l'administration de la guerre, en qualité de fournisseur des vivres..... viandes de l'armée..... où tu as fait fortune.. ..

CHAPIZOT.

Grâce à toi, qui m'as fourni les premiers fonds pour acheter mes premiers bœufs... aussi, je n'oublierai jamais... mais tu es heureux et ça me dispensera..... (Se reprenant.) c'est-à-dire ça me privera du plaisir de t'obliger!

BONACHON.

Oui, j'ai une assez jolie position... et tout allait bien, (Soupirant.) jusqu'à l'invasion de la crinoline!..

CHAPIZOT, à part.

Est-ce qu'il serait aussi victime de ce fléau?

BONACHON.

Malheureusement j'ai une femme qui n'a jamais connu le prix d'une étoffe, d'un ruban ou d'un chapeau... et, ce matin, en faisant mes comptes, je me suis aperçu avec effroi que, grâce à ses folles dépenses, mon budjet n'était plus en équilibre...

CHAPIZOT

Diable!... c'est grave!... et tu as pris sans doute un parti violent?..

BONACHON.

Eh bien! non, mon ami, je suis honteux de te l'avouer; je n'ai même pas osé en parler à ma femme...

CHAPIZOT, à part.

Quelle poule mouillée!

BONACHON.

Ça l'aurait contrariée... ça lui aurait fait de la peine... et ce serait la première fois depuis vingt ans..... Et puis, je t'avoue encore ma faiblesse, en la voyant si belle et si bien parée, ça me fait plaisir, ça me flatte... car je ne voudrais pas qu'elle tînt, sur le boulevard, moins de place que les autres femmes de l'administration... on a son petit amour-propre...

CHAPIZOT, se levant, passant à droite **.

C'est différent... si tu approuves ses prodigalités... si tu tiens à te ruiner!

* C. B.
** B. C.

BONACHON.

Mais non, mon ami!.... et c'est précisément pour cela que je viens te consulter...

CHAPIZOT.

Moi!..

BONACHON.

Oui, j'avais envie de m'adresser à ta femme, qui est encore plus élégante que la mienne... et qui, cependant, m'as-tu dit, ne dépense presque rien pour sa toilette...

CHAPIZOT, flatté.

Excellente idée!

BONACHON, continuant.

Je voulais la prier de donner quelques bons conseils à Germaine...

CHAPIZOT.

Tu as raison..... Lydie est une femme complète, sous le rapport économique..... elle a surtout un talent tout particulier pour réaliser des bons marchés fabuleux.

BONACHON.

Vraiment?

CHAPIZOT.

Tiens, pour t'en donner une idée..... il y a trois mois, elle avait envie d'un cachemire carré, de l'Inde...

BONACHON.

Elles ont toujours de ces envies-là.

CHAPIZOT.

J'hésitais à faire cette dépense..... que dis-je? je n'hésitais pas... il s'agissait de onze cents francs, et, dans ces cas-là, je n'hésite jamais, je refuse!.. Eh bien! mon ami, elle a trouvé le moyen d'en acheter un, tout pareil, mais d'occasion, pour cent francs!

BONACHON.

Pour cent francs!

CHAPIZOT.

C'est fabuleux! pour cent francs! que j'ai eu la générosité de lui avancer sur la pension de trois cents francs que je lui fais.

BONACHON.

Par mois?

CHAPIZOT.

Par an!.. payables par douzièmes.

BONACHON.

Cette somme ne suffirait pas à ma femme pour acheter une robe de bal!

CHAPIZOT, continuant.

A la tienne, c'est possible... Mais Lydie connaît une foule de rubriques qui m'étonnent moi-même..... Elle fourre un ruban par-ci, un ruban par-là, c'est toujours la même robe, il n'y a que les rubans qui changent... cette robe est tantôt bleue, tan-

tôt verte, tantôt marron, mais c'est toujours la même, elle la fait teindre, il n'y a que la couleur qui change !..

BONACHON.

C'est admirable!

CHAPIZOT.

Enfin, mon ami, Lydie peut aller de pair avec une actrice du Gymnase, premier emploi, et l'on viendrait me dire qu'elle fait des économies sur sa pension, que je n'en serais pas étonné!

BONACHON.

Ah! mon cher! si Germaine pouvait apprendre le secret de faire plusieurs robes avec une seule, en fourrant des rubans par-ci, des rubans par-là, je serais sauvé.

LYDIE, dans la coulisse.

Mariette! Mariette!

CHAPIZOT.

Tiens! j'entends ma femme... regarde... est-elle assez bien mise, à raison de vingt-cinq francs par mois!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LYDIE, puis MARIETTE.

LYDIE, entrant.

Bonjour, mon petit chat chat *.

CHAPIZOT, bas à Bonachon.

C'est une abréviation de Chapizot... quelquefois aussi elle m'appelle Agénor.

BONACHON, saluant Lydie.

Madame...

LYDIE, à Bonachon.

Oh! pardon, mon mari est si gros, qu'il m'empêchait de vous voir.

CHAPIZOT, de même.

Est-elle gentille! (Haut.) Nous disions un mal affreux de toi... nous te déchirions à belles dents.

LYDIE.

Ah! monsieur Chapizot, voilà une prétention!..

CHAPIZOT, de même.

Elle goguenarde, mais elle m'adore.

BONACHON.

Vous avez, Madame, une délicieuse robe de soie.

CHAPIZOT.

Tiens, c'est vrai, je ne te la connaissais pas.

LYDIE.

Oh! monsieur Bonachon! une robe du matin! un fond de magasin, une horreur! qui m'a coûté trente-deux sous le mètre! (Allant à droite **.)

* L. C. B.
** C. B. L.

CHAPIZOT, à Bonachon et le faisant descendre à gauche.

Dix mètres à trente-deux sous... compte... ça ne fait que seize francs...

BONACHON, regardant Lydie.

C'est merveilleux... J'ai payé la pareille cent soixante francs chez Jodon.

CHAPIZOT.

Un zéro de plus... mais un zéro mal placé. (Il rit.)

BONACHON, à Lydie.

Ah! Madame, le joli bracelet!

LYDIE.

Devinez ce qu'il m'a coûté?

BONACHON.

Deux cent-cinquante francs au moins?

LYDIE.

Vingt-cinq francs, chez Bourguignon... (Elle rit.)

CHAPIZOT.

Un zéro de moins, un zéro déplacé.

BONACHON.

C'est à s'y méprendre.

CHAPIZOT, passant, à Lydie *.

Figure-toi que je racontais à Bonachon l'histoire de ton cachemire carré... Les bras lui en sont tombés... Tiens, regarde, il n'a pas pu les relever.

BONACHON.

Le fait est que je vous contemple avec admiration...

LYDIE.

On fait ce qu'on peut.

CHAPIZOT.

Voyons, Lydie, ne rougis pas ainsi... rends-nous plutôt un petit service. (On entend sonner.)

LYDIE, inquiète.

On sonne.

CHAPIZOT.

Je vais ouvrir.

LYDIE, vivement.

C'est inutile, Mariette doit être là.

CHAPIZOT, appelant.

Mariette! Mari!..

MARIETTE, l'interrompant **.

C'est quelqu'un qui s'est trompé, et qui demandait M. Desmarets, le voisin du troisième.

CHAPIZOT, à Bonachon.

C'est assommant, c'est toujours la même chose!...

MARIETTE, bas à Lydie.

C'est la marchande de dentelles, qui vient encore pour...

* B. C. L.
** B. C. M. L.

LYDIE, de même.

Tais-toi...

MARIETTE, de même.

Je lui ai dit que vous étiez sortie...

LYDIE, de même.

Très-bien! (On entend sonner de nouveau.)

CHAPIZOT.

Encore!

LYDIE, vivement.

Allez voir, Mariette. (Marielle sort.) Nous disions donc que je pouvais vous rendre un service, monsieur Chapizot?..

BONACHON.

Pas à lui, qu'aurait-il à désirer?.. Il vous a! Mais à moi, Madame, qui n'ai pas le bonheur d'avoir une femme aussi complète...

CHAPIZOT.

Sous le rapport économique...

LYDIE, à Bonachon.

Que puis-je faire pour vous, Monsieur?

BONACHON *.

Vous pourriez, Madame...

MARIETTE, rentrant **.

C'est encore pour M. Desmarets, le voisin du troisième.

CHAPIZOT.

Ah! c'est trop fort! (Il écrit.) Je vais mettre cet écriteau sur la porte... (Il lit.) « *Ce n'est pas ici chez M. Desmarets.* » Et, si cet avis ne suffit pas, je mettrai des pièges sur mon carré. (Il sort un instant.)

MARIETTE, bas à Lydie ***.

C'est ce jeune homme, vous savez?

LYDIE, de même.

L'as-tu congédié?

MARIETTE, de même.

Impossible! il veut absolument vous parler.

LYDIE, de même.

O ciel!

MARIETTE, de même.

Je l'ai enfermé dans le boudoir, tâchez de les éloigner.

CHAPIZOT, rentrant ****.

J'espère maintenant qu'on nous laissera causer tranquillement.

BONACHON.

Le fait est que ce M. Desmarets est un voisin bien désagréable.

* B. L. C.
** B. L. M. C.
*** L. M. B. C.
**** M. B. L. C.

LYDIE, à Bonachon.

Vous disiez donc que je pourrais?...

BONACHON.

Donner quelques bons avis à Germaine...

CHAPIZOT.

Lui enseigner la manière d'acheter au rabais, au grand rabais...

LYDIE, avec embarras *.

Avec plaisir... Je verrai votre femme... je lui parlerai. Et, tenez... j'y vais tout de suite.

BONACHON.

Que vous êtes bonne!

LYDIE, en passant.

Mariette, mon chapeau. (A Bonachon.) Vous m'accompagnerez?

BONACHON.

Oh! je n'aurai jamais ce courage-là, Madame... et, si vous le permettez, je reviendrai ici, pour savoir le résultat de votre démarche. (Mariette rentre vivement avec le chapeau de Lydie.)

CHAPIZOT.

Bonachon a raison... Tiens, nous t'attendrons dans ton petit boudoir. (Mouvement de Lydie.)

MARIETTE, vivement **.

Justement, vous y trouverez quelqu'un qui vous attend aussi.

LYDIE, à part.

Que dit-elle! (Elle met son chapeau.)

MARIETTE, continuant.

Le locataire de la maison dont vous êtes le propriétaire, rue de Saint-Martin.

CHAPIZOT, se précipitant sur la porte.

Celui qui me doit trois termes?..

MARIETTE, l'arrêtant.

Mais non, Monsieur, vous savez bien, celui qui vous demande toujours des réparations.

CHAPIZOT.

Des réparations! j'aime mieux m'esquiver.

LYDIE, revenant à Chapizot ***.

Allons, mon petit chat chat, offrez-moi votre bras, jusqu'à la porte de M. Bonachon.

CHAPIZOT.

De grand cœur, je suis toujours fier de sortir avec toi, Lydie.

LYDIE.

Et moi, toujours heureuse de m'appuyer sur ton bras, Agénor! (Bas à Mariette.) Congédie ce jeune homme.

* M. L. B. C.
** L. M. B. C.
*** M. L. B. C.

MARIETTE, de même.

Ce n'est pas facile.

LYDIE, de même.

Je te donne carte blanche. (Haut.) Partons-nous, Agénor*! (Elle donne le bras à Chapizot et sort avec lui et Bonachon.)

SCÈNE V.

MARIETTE, puis MAXIME.

MARIETTE, seule, riant.

Ah! ah! il est cruellement enfoncé, Agénor!.. C'est égal, la position se complique... et si je ne recevais pas de ma maîtresse un supplément de gages de vingt-cinq francs par mois, pour tenir tête à ses créanciers, il y a longtemps que j'aurais quitté *la case de l'oncle... Chapizot!* (Ouvrant la porte du boudoir.) Sortez, beau troubadour...

MAXIME**.

Je serai le tien, mignonne, si tu le veux... mais ce n'est pas mon état... Je suis commis *du Sauvage.*

MARIETTE.

Tiens, vous ne portez pas l'uniforme de la maison?..

MAXIME.

Si... mais je le cache sous mon habit. (Voulant l'embrasser.)

MARIETTE, le repoussant.

Jeune homme!..

MAXIME, lui prenant la taille.

Friponne!..

MARIETTE, le repoussant.

A bas les mains!

MAXIME.

C'est juste, je suis venu ici pour recevoir et non pour toucher... (Avec emphase, tendant la main.) Au nom de mon patron, du chef de la tribu sauvage, je me présente, pour la soixante-neuvième fois, pour réclamer le payement de la note que voici... (Il montre un papier. — Lisant.) « Doit M. Chapizot pour un cachemire carré de l'Inde...»

MARIETTE.

Onze cents francs, connu!

MAXIME.

« Reçu à compte, cent francs... »

MARIETTE.

Connu!

MAXIME.

« Reste dû, mille francs... »

* M. L. C. B.
** M. Max.

MARIETTE.

Eh bien! après?

MAXIME.

Comment après? J'ai reçu l'ordre de ne sortir d'ici qu'après parfait payement, et j'attends.

MARIETTE, avançant une chaise.

Alors, donnez-vous la peine de vous asseoir.

MAXIME.

Pourquoi ça?

MARIETTE.

Parce que je crois que vous attendrez longtemps.

MAXIME.

Ta maîtresse est sortie?

MARIETTE.

Elle est aux courses de Chantilly.

MAXIME.

Et elle y restera?

MARIETTE.

Huit jours.

MAXIME.

Y compris les nuits?

MARIETTE.

Et les heures de repas.

MAXIME.

C'est long... En ce cas, en vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés par mon chef de tribu, je m'adresserai au mari.

MARIETTE, à part.

Diable, détournons le coup. (Haut.) Au mari de qui? au mari de quoi?

MAXIME.

Parbleu! au mari de notre cliente, la susdite madame Chapizot.

MARIETTE.

Jeune homme, vous me faites de la peine; mais madame Chapizot est veuve...

MAXIME, étonné.

Veuve!..

MARIETTE.

D'un colonel...

MAXIME, cherchant dans ses souvenirs.

Attendez! au service du Mexique?...

MARIETTE.

En Amérique.

MAXIME, de même.

Qui est tombé sous la mitraille?...

MARIETTE.

Dans une bataille...

MAXIME, de même.

Entre Costa?...

MARIETTE.

Rica.

MAXIME, de même.

Et le Nica?...

MARIETTE, achevant.

Ragua... voilà!

MAXIME, de même.

En effet, je crois avoir lu dans les feuilles mexicaines, que le colonel Chapizot... Mais alors, quel est ce Monsieur que je vois rôder ici, en calotte de velours?

MARIETTE.

Vous ne devinez pas?... ce Monsieur...

MAXIME.

Ce Monsieur?..

MARIETTE.

Est tout bonnement...

MAXIME.

Tout bonnement?...

MARIETTE.

Un aspirant...

MAXIME.

J'y suis... à la main...

MARIETTE.

De la veuve...

MAXIME.

Du Nica...

MARIETTE, l'interrompant.

Ragua, voilà!

MAXIME.

Comment?... ce vieux... ce laid!... oh! cruelle nécessité!

MARIETTE.

Vous comprenez la position?... si vous voulez être payé?...

MAXIME.

Il faut attendre...

MARIETTE.

Que l'hymen les engage!..

MAXIME.

Et peut-on savoir le nom de ce futur passé?

MARIETTE.

Le commandant Popincourt.

MAXIME.

Diable! encore un militaire?

MARIETTE.

Brutal et jaloux.

MAXIME.

Je vais rapporter ces paroles à mon chef, et je désire qu'il s'en contente... Il me serait pénible de revenir ici.

CHAPIZOT, au dehors.

Mariette! Mariette!

MAXIME.

On vient!

MARIETTE.

C'est le commandant Popincourt!

MAXIME, troublé.

Que faire?

MARIETTE.

Dites comme moi. (Chapizot paraît au fond.) Non, Monsieur, ce n'est pas ici... M. Desmarets demeure l'étage au-dessus, au troisième.

MAXIME, à part.

Je comprends. (Haut.) Désolé de vous avoir dérangée *. (Il va sortir et se trouve arrêté par Chapizot.)

CHAPIZOT.

Vous ne savez donc pas lire, Monsieur?

MAXIME.

Pardon, j'ai cet honneur.

CHAPIZOT.

Alors, il fallait lire mon écriteau! Du reste, Monsieur, je vous préviens que s'il vous prend la fantaisie de vous tromper une seconde fois, je vous jetterai par la fenêtre. (Saluant.) J'ai bien l'honneur...

MAXIME, lui rendant son salut **.

Enchanté! (A part.) Pristi! le commandant est violent! Je ne reviendrai ici qu'avec une canne plombée. (Il sort.)

SCÈNE VI.

CHAPIZOT, MARIETTE.

MARIETTE.

Comment, Monsieur, déjà de retour ***?

CHAPIZOT.

Oui... j'ai réfléchi... je veux en finir avec ce locataire... Est-il encore là?...

MARIETTE.

Il sort à l'instant. . Il s'obstinait à demander quelque chose à Monsieur, mais je lui ai fait entendre raison.

CHAPIZOT.

Je le regrette... j'étais décidé à lui donner...

MARIETTE.

Quoi donc?

CHAPIZOT.

Son congé... Maintenant approche, et regarde-moi... (Il s'assied au milieu.)

* M. Ch. Max.
** M. Max. Ch.
*** M. Ch.

MARIETTE.

Je vous regarde.

CHAPIZOT.

Est-ce que j'ai l'air d'un imbécile?

MARIETTE.

Au contraire, Monsieur a l'air d'un homme qui a le nez fin.

CHAPIZOT.

Eh bien! si j'ai le nez comme tu le dis, ne cherche pas à me tromper... Qu'est venu faire ce jeune homme ici?

MARIETTE.

Votre locataire?

CHAPIZOT.

Non, l'autre?

MARIETTE.

Vous l'avez entendu... c'est un Monsieur qui s'est trompé d'étage et qui demandait...

CHAPIZOT, se levant et l'interrompant.

Assez de Desmarets comme ça!.. la vérité, ou je te chasse!

MARIETTE.

Eh bien! Monsieur...

CHAPIZOT.

Tu vas mentir!..

MARIETTE.

Ah! Monsieur... ce serait la première fois...

CHAPIZOT.

Réfléchis bien...

MARIETTE.

Eh bien! Monsieur... (S'arrêtant.) Oh! je n'oserai jamais... Madame m'a tant défendu de dire à Monsieur...

CHAPIZOT.

Ma femme! que signifie? parle!

MARIETTE.

Eh! bien, Monsieur... ce jeune homme, est le commis...

CHAPIZOT.

De qui?

MARIETTE.

Le commis de l'agent de change de Madame!

CHAPIZOT, étonné.

Madame Chapizot a un agent de change!

MARIETTE.

Ma foi, le grand mot est lâché!.. Eh bien, oui! Madame a un agent de change, qui place ses économies.

CHAPIZOT, enchanté.

Elle fait des économies!.. j'aurais dû m'en douter... c'est une femme plus que complète!

MARIETTE, continuant.

Et ce jeune homme venait lui annoncer que son patron avait acheté pour elle, à la bourse d'hier, une obligation de l'Est.

CHAPIZOT, au comble de la joie.

Une obligation de l'Est! Elle a des obligations de l'Est?.. En a-t-elle beaucoup?.. Sais-tu?

MARIETTE.

Oui, Monsieur... je crois qu'elle a pas mal d'obligations.. (A part.) à tout le monde...

CHAPIZOT.

Je nage dans la joie... Elle fait des économies, et nous sommes mariés sous le régime de la communauté!..

MARIETTE.

Ne me vendez pas, Monsieur!

CHAPIZOT.

Je serai muet comme une plante... mais je lui dois une prime d'encouragement... un cadeau.. que je lui promets depuis trois ans... et que je tiens là, en réserve, dans mon cabinet.

MARIETTE.

Oh! Monsieur aura fait des folies.

CHAPIZOT.

Je le crains, mais bah! le moment est venu... Si Lydie rentre, retiens là adroitement ici.

MARIETTE, le reconduisant.

Oui, Monsieur.

CHAPIZOT, prêt à sortir.

Elle fait des économies!.. elle a des obligations de l'Est!!! (Il sort.)

SCÈNE VII.

MARIETTE, puis LYDIE.

MARIETTE, seule.

La position se complique plus que jamais... Si j'allais au-devant de Madame, pour... heureusement la voici.

LYDIE, avec anxiété posant son chapeau *.

Eh bien?

MARIETTE.

Victoire, Madame!.. mais chut!.. M. Chapizot et là, dans son cabinet... il pourrait nous entendre, et il va revenir...

LYDIE.

Deux mots : ce jeune homme?

MARIETTE.

Parti! vous êtes aux courses de Chantilly.

LYDIE.

Très-bien... j'aurai soin d'en revenir.

MARIETTE.

Il voulait s'adresser à Monsieur...

LYDIE.

Ah! mon Dieu!

* L. M.

MARIETTE.

Mais vous m'aviez donné carte blanche, et j'ai tué M. Chapizot.

LYDIE.

Tu as très-bien fait... Alors, je suis veuve, j'en prends note... Mais j'y pense... dans ce moment-là, le défunt pouvait revenir...

MARIETTE.

Il est revenu, Madame, et il s'est trouvé face à face avec le jeune sauvage...

LYDIE.

Mais alors?

MARIETTE.

J'ai fait croire à votre mari que c'était le commis de votre agent de change...

LYDIE.

Quelle folie!

MARIETTE.

Et au jeune nouveauté, que votre mari était un amoureux, répondant au nom du commandant Popincourt.

LYDIE.

Quelle extravagance!

MARIETTE.

Vous voilà au fait de la situation... Mais d'un moment à l'autre la mine peut éclater.

LYDIE.

Rassure-toi... j'ai trouvé un moyen de sortir d'embarras... J'ai vu madame Bonachon... je lui ai tout dit... et elle m'a promis de me procurer aujourd'hui même les mille francs dont j'ai besoin.

MARIETTE.

Nous sommes sauvées!.. J'entends Monsieur... ah! j'oubliais, préparez-vous à recevoir un cadeau.

LYDIE.

Un cadeau?

MARIETTE.

Oui, Madame... du plus généreux des maris, à la perle des ménagères* ! (Elles rient.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHAPIZOT**.

CHAPIZOT, à part, tenant un carton à la main.

Elle va être ravie! (Haut.) Viens, Lydie, viens que je t'embrasse.

LYDIE.

Quelle idée!

* M. L. C.

CHAPIZOT.

Elle est motivée. (A part.) Je suis ému, fortement ému. (Haut à Lydie.) Tu es le modèle des femmes, et je te prie d'agréer...

LYDIE.

Quoi donc?

CHAPIZOT, ouvrant le carton.

Ce superbe manchon en martre zibeline.

MARIETTE, à part.

A quatre francs vingt-cinq...

CHAPIZOT, continuant.

Que je dépose à tes pieds.

MARIETTE, bas à Lydie.

Nous l'y laisserons, Madame, nous en ferons une chancelière.

LYDIE.

Oh! Agénor, je ne mérite pas...

MARIETTE, à part, allant porter le manchon sur une chaise.

Peaux de lapins! Peaux de lapins!

CHAPIZOT.

Ça te fait plaisir? J'en suis bien aise... Eh bien! tu as vu Germaine?

LYDIE.

Oui, mon ami, je lui ai fait prendre sa première leçon d'économie.

CHAPIZOT.

Tu es contente de ton élève?

LYDIE.

Enchantée!..

MARIETTE, à part.

Je crois bien... des leçons à mille francs le cachet!

CHAPIZOT.

Et elle a accueilli favorablement tes projets de réforme?

LYDIE.

A merveille. (A part.) Je ne lui en ai pas dit un mot...

CHAPIZOT, avec passion.

Lydie, je te dois le bonheur!

LYDIE, de même.

Et moi, Chapizot, je vous dois cent francs?

CHAPIZOT, de même.

Je ne l'oublierai jamais!

MARIETTE, descendant la scène.

Avec tout ça Madame n'a pas déjeuné?

CHAPIZOT.

C'est juste... il reste encore un peu de veau froid..

MARIETTE, à part.

D'avant-hier.

CHAPIZOT.

Va, Lydie, ne te refuse rien.

LYDIE.

Merci, Monsieur, je n'ai pas faim.

CHAPIZOT, transporté.

C'est un ange!

LYDIE, bas à Mariette.

Je viens de manger des gâteaux à Frascati. (Haut.) Je ne prendrai qu'une tasse de thé.

CHAPIZOT.

Du thé!

MARIETTE, à part.

Pour faire passer les petits gâteaux.

CHAPIZOT.

Je le répète : c'est un ange !

MARIETTE.

Je vais le préparer! (Elle va pour sortir.)

SCÈNE IX.

CHAPIZOT, LYDIE, puis BONACHON.

BONACHON, entrant tout bouleversé *.

Une chaise! un verre d'eau ! un verre de madère!

CHAPIZOT.

Mariett ! un verre d'eau! mais qu'as-tu donc? (Mariette sort.)

BONACHON, s'asseyant.

Ah! m n ami..... il y a des femmes qui ne méritent pas la réputatio qu'on leur fait... et qui sont indignes de la confiance que leur maris leur témoignent...

LYDIE, à part.

Que veut-il dire?

BONACHON, continuant.

Elles se livrent à des dépenses folles pour leur toilette.... elles veulent briller avant tout..... éclipser leurs amies, lutter d'élégance avec des femmes qu'elles rougiraient de saluer, et il arrive un jour où, à l'insu du mari, elles sont réduites à faire des dettes...

CHAPIZOT.

Des dettes!

LYDIE, à part.

Je suis trahie!

CHAPIZOT.

C'est monstrueux!

BONACHON.

Oui... des dettes!.. je connais une de ces femmes-là !

LYDIE, suppliant.

N'achevez pas, Monsieur?..

BONACHON.

Non, Madame, je dirai tout... et cette femme, c'est...

CHAPIZOT.

C'est ?..

BONACHON.

Madame Bonachon !

LYDIE, avec surprise.

Madame Bonachon !

BONACHON, se levant.

Tiens ! lis la lettre qu'elle vient de m'envoyer, à l'instan même, à mon bureau.

CHAPIZOT, lisant.

« Mon petit bonbon *... »

BONACHON.

C'est une abréviation de Bonachon.

CHAPIZOT, continuant.

« Tu sais que j'ai toujours été une femme raisonnable... » (Parlé.) Quel aplomb ! (Continuant.) « Mais, cependant, j'ai un « aveu embarrassant à te faire : j'ai contracté, envers un de « mes fournisseurs, une petite dette... »

LYDIE, à part.

C'est singulier !

CHAPIZOT, continuant.

« Et mon créancier me persécute pour être payé aujourd'hui « même..... je n'ai d'autres ressources que de m'adresser à toi, « le meilleur des hommes, le plus indulgent des maris... »

LYDIE, à part.

Je crois deviner.

CHAPIZOT, s'interrompant.

Et autres câlineries à l'usage des femmes dans l'embarras... (Lisant.) « P.-S. Tu remettras les mille francs dont j'ai besoin à « madame Chapizot... » (Parlé.) A ma femme ?..

LYDIE, à part.

Bonne Germaine! elle s'est dévouée pour moi...

CHAPIZOT.

Comment, tu savais ?..

LYDIE, troublée.

En effet, je...

CHAPIZOT, l'interrompant.

N'achève pas, tu n'as pas voulu révéler les torts de ton amie... c'est d'un noble cœur !.. (A Bonachon.) Ah ! si ma femme m'avait joué un tour pareil, je l'aime, je l'adore, mais je la ferais enfermer dans une maison de correction jusqu'à l'âge de soixante-dix ans !

LYDIE.

Par exemple !

BONACHON.

Oh ! ma pauvre Germaine, tu n'y penses pas... Tu n'as pas lu la fin de la lettre? (Il la prend des mains de Chapizot, et la lit.) « J'es-

* L. C. B.

« père que tu ne m'en voudras pas... Ta Germaine, qui t'aime « bien. »

CHAPIZOT.

Faire des dettes!

BONACHON.

Oui, c'est bien mal!

LYDIE.

Très-mal.

BONACHON.

Mais enfin, que veux-tu, c'est fait, il faut payer.

LYDIE.

Monsieur Bonachon a raison, il faut payer. (Elle remonte.)

CHAPIZOT.

Payer!.. sais-tu comment je payerais moi, si j'y étais forcé?.. en gros sous *!

BONACHON.

C'est précisément ce qui m'embarrasse, je n'ai pas le sou...

CHAPIZOT.

Tant mieux!.. ça t'empêchera de faire une sottise!

LYDIE, à part, descendant.

Quelle idée! (Haut.) Et vous n'avez pas pensé à vous adresser à votre ami, à cet excellent M. Chapizot?

CHAPIZOT.

Hein!..

LYDIE.

Qui serait si heureux de vous obliger!..

CHAPIZOT, embarrassé.

Sans doute! (A part.) Que le diable l'emporte!

BONACHON.

Je ne l'osais pas... mais du moment qu'il l'offre de si bon cœur... j'accepte...

CHAPIZOT, de même.

Comment donc?

LYDIE, à part.

C'est monsieur Chapizot qui payera mon sauvage, j'aime mieux ça.

CHAPIZOT.

Mais j'y pense... je suis désolé... complétement désolé... j'ai placé tout mes capitaux ce matin et je n'ai pas un rouge liard.

BONACHON.

Ah! c'est contrariant!

LIDYE, à part.

Il m'échappe encore.

* C. B. L.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE, entrant avec un verre sur un plateau, à Bonachon *.

Voilà, Monsieur.

CHAPIZOT, furieux.

Un verre de madère!

MARIETTE, s'approchant de Clapizot.

Bonne nouvelle, Monsieur.

CHAPIZOT, bas, à Mariette.

Je t'avais dit un verre d'eau.

MARIETTE, à part.

Vieil avare! (Haut.) Votre locataire est là.

CHAPIZOT.

Celui qui demande des réparations?

MARIETTE.

Mais non, Monsieur; celui qui vous doit trois termes... il m'a chargé de vous remettre ces quinze cents francs, et il attend la quittance.

CHAPIZOT, avec joie.

Ah! bah!

LYDIE, à Chapizot.

Nous sommes sauvés!... Rien ne vous empêche maintenant...

BONACHON.

C'est vrai.

LYDIE.

Comme c'est heureux!

CHAPIZOT, bas, à Mariette.

Que la peste t'étouffe!... Tu ne pouvais pas me dire ça tout bas.

MARIETTE, de même.

Dame! j'ai cru bien faire.

CHAPIZOT.

Va-t'en! je diminue tes gages de moitié.

LYDIE, bas, à Mariette.

Et moi, je les augmente du double.

MARIETTE, bas, à Lydie **.

Il est pincé, Madame.

CHAPIZOT, à part.

Allons, il n'y a plus moyen de reculer. (Haut.) Voici les mille francs, mon ami.

BONACHON.

Mais c'est cinq cents francs que tu me donnes.

CHAPIZOT.

C'est juste... c'est une erreur... (Il échange le billet.)

* B. M. C. L.
** B. C. M. L.

BONACHON.

Merci, cœur dévoué.

LYDIE.

Eh bien! mon ami, et la quittance que vous oubliez?

CHAPIZOT.

C'est vrai, j'y vais. (Il sort à gauche.)

SCÈNE XI.

LYDIE, BONACHON, puis GONTRAN *.

LYDIE, avec impatience, à Bonachon.

Eh bien! Monsieur?

BONACHON.

Je vous comprends, Madame, vous êtes aussi impatiente que moi de payer cette dette...

LYDIE.

Oh! oui, bien impatiente...

BONACHON, lui donnant le billet.

Voici les mille francs... Oh! je ne vous demande pas le secret de Germaine... Payez, Madame, payez, et surtout ne la grondez pas.

LYDIE.

Soyez tranquille, je ne lui ferai pas de reproches. (Elle prend son chapeau, à part.) Ah! si tous les maris lui ressemblaient! (Elle se dispose à sortir, Gontran paraît au fond **.)

GONTRAN.

Vous sortiez, ma tante?... Ah! vous resterez, je veux que vous soyez témoin de ma joie, de mon bonheur... (Montrant Bonachon.) Joignez-vous à moi pour remercier Monsieur... Je viens d'apprendre, par madame Bonachon, qu'il consent à me donner sa fille.

LYDIE.

Ah! ça ne m'étonne pas de sa part.

BONACHON.

Que voulez-vous, ces pauvres enfants, ils s'aiment!

GONTRAN.

Ah! je suis trop heureux, et je crains toujours qu'il ne me tombe une tuile sur la tête!... (A Lydie.) Je vais, dès aujourd'hui, m'occuper, avec vous, de la corbeille.

LYDIE, impatientée.

Certainement... mais plus tard.

BONACHON.

A une condition, c'est que tu ne feras pas de folies.

* B. L.
** L. G. B.

GONTRAN, avec fierté.

Laissez-moi faire... j'ai quatre mille francs d'économie, et, grâce aux conseils de ma tante, je pourrai faire bien des choses avec mes quatre mille francs... Du reste, voici la note convenue avec madame Bonachon; et elle s'y entend, madame Bonachon !

BONACHON.

Voyons cette note.

GONTRAN.

Rassurez-vous, rien n'y manque. (Lisant sur l'épaule de Bonachon.) « Dix robes de soie, deux robes de velours... une pointe en dentelle, trois cachemires de l'Inde... »

LYDIE, à part.

Tout cela pour quatre mille francs !

GONTRAN, continuant.

« Une broche en diamants, deux bracelets... comme celui de ma tante... six mouchoirs brodés... »

LYDIE, à part.

Germaine est folle !

GONTRAN.

Etc., etc.

BONACHON, qui a calculé pendant cette lecture.

Total : quinze mille francs.

GONTRAN.

Quinze mille francs ! diable ! diable ! il m'en manquera onze.

BONACHON.

Non, Gontran, il ne te manquera rien... car tu vas aller trouver ma femme avec cette note... et tu lui diras que, te voyant dans l'impossibilité de dépenser cette somme, tu refuses la main de ma fille.

LYDIE.

Oh ! monsieur Bonachon !

GONTRAN.

Je n'oserai jamais !

BONACHON, avec résolution *.

Eh bien ! j'irai avec toi... Quand il ne s'agissait que de moi, j'ai pu être faible... mais, dans ce moment, il s'agit du bonheur de ma fille, de celui de Gontran, et je montrerai du caractère.

GONTRAN, à part.

J'étais trop heureux, la tuile est tombée.

BONACHON.

Viens-tu ? tu verras que j'aurai du caractère. (Il sort en entraînant Gontran.)

* L. B. G.

SCÈNE XII.

LYDIE, puis MARIETTE.

LYDIE, seule.

Pauvre M. Bonachon! il se donne bien du mal pour faire le méchant; mais je le connais, cette grande colère tombera devant un sourire de Germaine... En attendant, je tiens mes mille francs, et je les tiens de mon mari, ce qui est bien plus amusant! Ne perdons pas une minute... je cours trouver cet insolent commis, je pourrai lui jeter son argent au visage... Il m'a fait assez souffrir, pendant trois mois, le drôle!

MARIETTE, entrant brusquement*.

Ah! Madame, en voici bien d'une autre!

LYDIE.

Qui donc?

MARIETTE.

C'est la marchande à la toilette de Madame... avec son mémoire, qu'elle menace de placarder sur la porte du cabinet de Monsieur.

LYDIE.

Il fallait dire à cette femme que j'étais sortie.

MARIETTE.

Ça ne prend plus, Madame, c'est usé... et elle exige le payement immédiat des neuf cent quatre-vingts francs que vous lui devez... ou bien, elle va faire du scandale.

LYDIE.

Que faire?.. cette femme est capable de tout.

MARIETTE.

Oui, de tout ce qui est mal... Cependant, il nous reste encore un espoir.

LYDIE.

Lequel?

MARIETTE.

« Va vers ta maîtresse, a-t-elle ajouté d'un air assez singulier, et dis-lui de prendre connaissance de cette lettre. »

LYDIE, ouvrant la lettre.

Que signifie?

MARIETTE.

Je n'y comprends rien.

LYDIE, riant.

Ah! ah! ah!.. tiens, écoute! (Lisant.) « Madame, permettez à « un humble pharmacien retiré des affaires, dont une pâte sou- « veraine contre la grippe a fait la fortune, et dont la fortune « a fait un homme de loisirs, de vous dire qu'il vous aime! » (Elle remet la lettre à Marietta qui continue.)

* L. M.

MARIETTE.

Avec deux points d'exclamation !.. (Lisant.) « Votre mari, je le « sais, est le plus avare et le plus ladre des hommes... »

LYDIE, l'interrompant, et prenant la lettre.

Assez! le pharmacien a commencé par être amusant, mais il finit par être impertinent... Tiens, prends les mille francs que je destinais à ce jeune homme, paye cette femme et défends-lui de se présenter chez moi à l'avenir.

MARIETTE.

Avec plaisir, Madame, et, si vous y consentez, j'y ajouterai des compliments pour son pharmacien... (Montrant le poing.) avec un point d'exclamation. (Elle sort.)

LYDIE, seule.

Quant à cette lettre, c'est un autographe à conserver... (Elle la met dans son sein.) Qui sait ?.. la corporation des pharmaciens me la rachètera peut-être un jour... ça me servira à payer le commis du Sauvage... car je n'ai pas d'autre ressource maintenant, et il va venir! il vient ici régulièrement deux fois par jour! (On sonne.) C'est lui, sans doute, allons! il faut me résoudre à le recevoir avec tous les égards dus à son rang de créancier. (D'un air triste à Mariette qui entre.) Eh bien! Mariette?

MARIETTE.

Madame, c'est notre éternel *Anglais!*

LYDIE.

Fais-le entrer, et garde les issues...

MARIETTE.

Mais qu'allez-vous faire ?

LYDIE.

Oh ! je n'en sais rien.

MARIETTE.

Voilà toujours le solde de vos mille francs.

LYDIE.

Vingt francs! si je les lui offrais à compte ?

MARIETTE, de la porte, à Maxime.

Entrez, milord.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MAXIME. Pendant cette scène Mariette surveille *.

MAXIME, à part.

Pourquoi m'appelle-t-elle milord ?.. c'est sans doute ma canne plombée qui me donne un air britannique.

LYDIE, d'un ton aimable.

Approchez, jeune nouveauté, j'arrive à l'instant, et je suis désolée d'avoir manqué votre visite de ce matin.

* L. M. Max.

MAXIME.

Madame a fait un bon voyage?

LYDIE.

Délicieux! j'ai gagné cinquante louis en pariant pour *Monarque*.

MAXIME, avec joie, à part.

Quelle chance! (Il tire sa note, à part.) On va payer. (Il pose sa canne et son chapeau sur la table à droite.)

LYDIE, continuant.

Mais j'ai perdu cent louis en pariant contre *Trovatore*. Ah! jeune homme! le turf est bien inconstant.

MAXIME, même mouvement.

Permettez, j'ai reçu l'ordre d'en finir, et... (Il lui met le mémoire devant les yeux.)

LYDIE, feignant l'étonnement.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MAXIME.

Ça, c'est une facture.

LYDIE, indignée.

Comment! je vous traite en gentleman et vous agissez en épicier!.. je vous parle turf et vous me répondez facture... fi! jeune homme, fi!..

MAXIME.

Fi! fi! mon patron veut être payé, Madame, et il m'a dit de m'adresser, au besoin, au commandant Popincourt.

LYDIE, avec joie à part.

Épouvantons-le. (Haut.) Vous savez que le commandant est aussi brave que brutal?..

MAXIME.

Je le sais, et je me serais passé de cette désagréable commission; mais mon patron m'a menacé de me dégrader, de me faire passer de la soie à la percaline... et je suis venu avec une canne plombée...

LYDIE.

Eh bien! jeune nouveauté, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de sortir plus vite que ça avec votre canne plombée... le commandant a toujours des pistolets sur lui...

MAXIME, inquiet.

Chargés?

LYDIE.

Jusqu'à la gueule!

MARIETTE, vivement.

Madame! Madame, voici Monsieur!

MAXIME, effrayé *.

Je file. (Il veut s'esquiver.)

* L. M. Max.

MARIETTE.

Il n'est plus temps... Par ici, jeune homme, par ici. (Elle le pousse dans le boudoir.)

LYDIE, à part.

Cachons vite cette facture. (Elle la met dans son sein.)

SCÈNE XIV.

LYDIE, MARIETTE, CHAPIZOT *.

CHAPIZOT, à part.

Que cache-t-elle? c'est singulier... Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire... (Haut.) Eh bien! Lydie... Eh bien! ma chère petite femme, mon épouse adorée... il y a bien longtemps qu'on n'a embrassé son petit chat chat.

LYDIE.

Quelle idée!

CHAPIZOT.

Elle est motivée... Tu permets? (Il s'approche comme pour l'embrasser, et retire vivement un papier de son sein.) Ah!

LYDIE.

Que faites-vous, Monsieur?

CHAPIZOT, changeant de ton.

Je veux savoir, Madame, quel est ce papier que vous cachez dans votre portefeuille.

LYDIE, à part.

Ma facture! je suis perdue.

MARIETTE, à part.

Gare à la débâcle!

CHAPIZOT, après avoir lu.

Quelle horreur! quelle humiliation!.. Un pharmacien!..

LYDIE, à part.

Ma lettre!

CHAPIZOT, furieux.

Où est-il? je veux le fendre en quatre! je veux l'exterminer! où y a-t-il une arme? (Il cherche.) N'importe quoi!

LYDIE.

Chapizot! mon ami!

CHAPIZOT, trouvant la canne.

Une canne! cette canne n'est pas à moi... elle doit être à lui! (Faisant un moulinet.) Mais montre-toi donc ou je cogne sur tout. (Il se présente à la porte du boudoir.)

MARIETTE, lui barrant le passage.

N'entrez pas, Monsieur.

CHAPIZOT.

Il est là! (Repoussant Marlette.) Ah! tu es leur complice! je diminue tes gages de l'autre moitié. (Il entre dans le boudoir **.)

* L. C. M.
** L. M.

MARIETTE, à Lydie.

C'est la fin des fins, Madame !

LYDIE, de même.

Eh bien ! tant mieux, il faut fondre la cloche !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MAXIME.

CHAPIZOT, tenant Maxime au collet.

Je te tiens, enfin.

MAXIME.

Ne cognez pas... rendez-moi ma canne !

CHAPIZOT.

Ah ! tu avoues donc qu'elle est à toi !... attends ! attends !... (Il s'apprête à frapper *.)

MAXIME, reculant.

Monsieur !

CHAPIZOT.

Ah ! je te reconnais ! ainsi tu n'étais pas un commis d'agent de change ?...

MAXIME, étonné.

Commis d'agent de change ?

CHAPIZOT.

Tu n'es qu'un misérable pharmacien !

MAXIME, de même.

Pharmacien ?

LYDIE.

Mon ami ! je vous en supplie !...

CHAPIZOT.

Je suis calme, tranquillisez-vous, Madame... mais ce qui se passe exige une explication.

MAXIME, suppliant.

Oui, expliquons-nous, commandant.

CHAPIZOT.

Commandant vous-même ! (Lui montrant la lettre.) Est-ce bien votre écriture ? répondez, jeune pharmacien.

MAXIME.

Ce n'est pas moi qui ai écrit cela.

CHAPIZOT.

La preuve, ou sinon...

LYDIE.

Arrêtez ! mon ami !

MAXIME.

La preuve ? demandez-la à Madame, qui a l'honneur de posséder un de mes autographes.

* L. M. C. Max.

CHAPIZOT.

Une autre lettre?... (A Lydie.) Donnez, Madame... (A Maxime.) Et vous, écrivez, je veux comparer.

LYDIE.

Mais, Monsieur...

CHAPIZOT.

Donnez, Madame... ou, comme M. le duc de Guise, je presserai votre main avec mon gantelet d'acier... (A Maxime.) Avez-vous écrit?

LYDIE, lui donnant la facture.

Voilà, Monsieur !

MAXIME, de son côté.

Voilà, commandant !

CHAPIZOT, prenant les deux papiers.

Commandant vous-même ! (Lisant.) « Doit madame Chapizot, pour un cachemire carré, de l'Inde : onze cents francs. Reçu à compte : cent francs ; reste dû : mille francs... » (Laissant tomber la canne sur les pieds de Maxime.) Les bras m'en tombent.

MAXIME.

Sur les pieds !.. ah!

LYDIE.

Oh ! pardon !.. pardon, Chapizot !

CHAPIZOT.

Voilà donc ce cachemire d'occasion ! (Exaspéré.) Vous aussi, vous avez fait une dette... et vous avez espéré que je la payerais ?

LYDIE.

Ah ! mon ami !

CHAPIZOT.

Jamais ! vous n'êtes plus mon épouse !

MAXIME, à part.

Patatras !.. le mariage est manqué...

MARIETTE, suppliante.

Oh ! Monsieur !..

CHAPIZOT.

Non !

MAXIME.

Oh ! commandant !

CHAPIZOT.

Non !

LYDIE.

Oh ! mon ami !..

CHAPIZOT.

Non !

LYDIE.

Agénor !

CHAPIZOT.

Une dette !

LYDIE, d'un ton suppliant.

C'est la première !..

CHAPIZOT.

Et j'espère que ce sera la dernière, Madame ! (A part.) Un billet de mille, ah ! c'est dur. (A Maxime.) Voilà votre argent, acquittez cette note et délivrez-moi de votre présence.

MAXIME.

Oui, commandant.

CHAPIZOT.

Je vous défends de m'appeler commandant.

MAXIME.

Oui, monsieur Popincourt.

CHAPIZOT.

Je ne suis pas une caserne, Monsieur ! ma note ?

MAXIME.

La voici... Ma canne?

CHAPIZOT.

La voilà !

MAXIME, à la porte, sortant.

Au revoir, mon chef de bataillon !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, moins MAXIME.

CHAPIZOT.

Encore ! je ne sais où cet animal-là prend tous les noms qu'il me donne... Lydie, vous avez été légère, mais enfin cette note est payée, c'est la dernière, n'en parlons plus.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BONACHON, GONTRAN*.

BONACHON.

Ah! mon ami, je suis le plus heureux des hommes ! Germaine a reconnu ses torts, pauvre chatte! Elle ne se doutait pas des sacrifices qu'elle m'imposait, et désormais elle ne fera plus une emplette sans consulter notre budget ; mais tu ne peux pas comprendre mon bonheur, toi dont la femme a toujours été si raisonnable...

CHAPIZOT, bas à Bonachon.

Tais-toi !

GONTRAN.

Enfin, mon oncle, madame Bonachon a réduit elle-même la note de ma corbeille aux quatre mille francs que je possède; je me marie demain.

BONACHON.

Et voilà le moment de t'exécuter. Voyons, est-ce que tu ne mettras pas quelques louis dans la corbeille de ces pauvres enfants?..

CHAPIZOT, à part.

Je suis assassiné de tous les côtés ! (Haut.) Eh bien... si !

* L. B. C. G.

GONTRAN.

Ah! merci, mon oncle!

CHAPIZOT, à Bonachon.

J'y mets les mille francs que tu me dois.

BONACHON.

Et que je venais te rendre, car j'ai reçu de l'argent.

LYDIE.

Arrêtez!

CHAPIZOT.

Pourquoi, arrêtez?

LYDIE.

Pourquoi?.. M. Bonachon ne doit pas ces mille francs à M. Chapizot.

CHAPIZOT.

Comment! il ne me les doit pas? mais puisque je les lui ai prêtés, devant toi.

LYDIE.

Pour venir au secours de Germaine, qui n'en avait pas besoin, et qui s'est dévouée pour moi...

BONACHON.

Qu'entends-je!

CHAPIZOT.

Que signifie?

LYDIE, d'un ton résolu.

Cela signifie que je devais neuf cent quatre-vingts francs à ma marchande à la toilette, et que, pour me délivrer de ses poursuites, j'ai emprunté...

BONACHON, il rit et pleure à la fois.

Je pleure et j'ai envie de rire...

CHAPIZOT.

Madame! c'en est trop! (On sonne plusieurs fois. — Mariette sort.)

LYDIE, exaspérée.

Si vous croyez que c'est fini, vous vous trompez! Tenez, entendez-vous ce carillon? ce sont mes autres créanciers qui se présentent comme tous les jours, à la file...

CHAPIZOT.

Vos créanciers?..

LYDIE, de même **.

Oui, mes créanciers... et la liste en est longue! Ah! je me révolte à la fin contre votre ladrerie!... je lève le masque!... je jette mon bonnet par-dessus les moulins!... Ah! vous avez cru qu'avec vingt-cinq francs par mois on pouvait se donner des robes de soie, des cachemires de l'Inde et des crinolines de quatre mètres de tour!

CHAPIZOT, à part.

Elle devient folle!

* B. L. C. G.
** G. B. C. L.

LYDIE.

Vos vingt-cinq francs par mois m'ont servi à payer les gages de votre bonne!..

CHAPIZOT, hors de lui.

Madame! je vous ferai interdire!

LYDIE.

C'est vous qui êtes interdit. (A Mariette qui sort.) Mariette, présentez les mémoires à Monsieur... A compter d'aujourd'hui c'est Monsieur qui paye *!

CHAPIZOT, de même.

Jamais!

MARIETTE.

La note de la lingère de Madame!

LYDIE.

Passez à Monsieur!

MARIETTE.

La note de la modiste de Madame!

LYDIE.

Passez encore!

CHAPIZOT.

J'étouffe!

MARIETTE.

La note du bijoutier de Madame!

LYDIE.

Passez toujours!

CHAPIZOT.

Je suffoque!

MARIETTE.

La note du forgeron de Madame!

CHAPIZOT.

Le forgeron! pourquoi le forgeron?

MARIETTE.

Pour les cages de Madame!

CHAPIZOT.

J'en aurai une attaque d'apoplexie!

MARIETTE.

Enfin...

CHAPIZOT.

Ce n'est pas fini?

MARIETTE.

Tranquillisez-vous, Monsieur, c'est la dernière... (Élevant la voix.) La note de M. Frascati!

CHAPIZOT.

Un Italien? un professeur de chant?

MARIETTE.

Le pâtissier de Madame!

CHAPIZOT.

Le pâtissier? (Prenant la note.) pour deux cent soixante-cinq francs de petits gâteaux et de verres de madère!

* G. B. C. M. L.

LYDIE.

Pour mes petits goûters... Eh ! croyez-vous que je vais me laisser mourir de faim, en face de votre veau froid de quinze jours ?..

CHAPIZOT.

Lydie ! tu m'insultes !.. Elle insulte mon veau froid ! mais je saurai bien...

LYDIE.

Payer... ou sinon !.. (A part.) Effrayons-le ! (Haut.) je réponds à cette lettre...

CHAPIZOT *.

Quelle audace !

LYDIE.

J'écris. « Pharmacien, vous avez raison, mon mari est un avare... »

CHAPIZOT.

Madame !...

LYDIE.

« Un ladre !... »

CHAPIZOT.

Madame !

LYDIE.

« Un homme indigne de posséder une femme comme moi. »

CHAPIZOT.

Lydie !

LYDIE.

« Une femme dévouée, tendre, fidèle... »

CHAPIZOT.

Lydie !

LYDIE.

« Une femme qui l'aime jusqu'à l'idolâtrie !... »

CHAPIZOT.

Lydie !... ah ! je n'y tiens plus, jette-toi dans mes bras ! je te pardonne !...

LYDIE, lui sautant au cou.

Agénor !

CHAPIZOT.

Lydie !!! (Il l'embrasse.)

MARIETTE.

Enfin !... (Bas, à Lydie.) L'affaire est liquidée, Madame.

BONACHON, prenant Gontran et Chapizot, à part.

Eh bien ! mes amis, ceci vous prouve comme deux et deux font quatre...

CHAPIZOT, l'interrompant.

Que nous sommes trois imbéciles, et que le meilleur moyen, pour vivre économiquement dans son ménage, c'est de ne pas se marier !

* G. C. B. L. M.

FIN.

76037

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

N° d' Invent: 894